

Semaine du 4 avril 2018

Franç. (Durée : 1h35). Comédie de Sophie Fillières avec Sandrine Kiberlain, Agathe Bonitzer, Melvil Poupaud...

Margaux, 20 ans, fait la connaissance de Margaux, 45 ans : tout les unit, il s'avère qu'elles ne forment qu'une seule et même personne, à deux âges différents de leur vie...

UN BEAU MIROIR À DEUX BELLES

Le dernier film de Sophie Fillières, «la Belle et la Belle», est un conte aussi hilarant que subtil, où Margaux, 45 ans, prof d'histoire-géo, fait la connaissance de Margaux, 20 ans, un peu paumée. Soit la jeune femme qu'elle a été, au seuil de l'âge adulte.

A propos du comique très singulier de Sophie Fillières, on a souvent parlé de cocasserie, de fantaisie. Cela passe d'abord par un art unique du dialogue, qui engage le jeu des acteurs et l'évolution du récit. Ses personnages ne font pas exactement des «bons mots», et rarement des jeux de mots, mais ils ont une extraordinaire intelligence du verbe. Ils savent ce que le choix d'un terme ou d'une expression peut ouvrir de possibles en créant un petit décalage dans les échanges, en forçant l'autre à une inflexion de la pensée, de l'imaginaire. Chez Sophie Fillières (lire son interview), toute rencontre passe ainsi par une sorte de ricochet verbal, une circulation ludique de vocables volontiers déclinés, répétés - comme le souligne la tautologie de certains titres, Un chat un chat, la Belle et la Belle -, ou jouant sur les paradoxes, les oxymores, les élans contraires - comme d'autres titres : Grande petite, Arrête ou je continue.

Geste d'amour

Qu'ils soient du côté de l'inversion ou de la répétition, les dialogues de Fillières fonctionnent toujours comme un jeu de miroir, où l'on se reconnaît, se reflète et parfois se perd dans les phrases de l'autre. Dans la Belle et la Belle, ce jeu de miroir et la fiction qu'il met en branle prennent la forme d'un récit fantastique qui se noue précisément devant la glace d'une salle de bain. Margaux, 20 ans, rencontre Margaux, 45 ans, et leurs mots coïncident tellement qu'elles doivent se rendre à l'évidence : elles sont une seule et même personne, à des âges différents de la vie. Ce point de départ irrationnel, la cinéaste ne s'épuise pas à le justifier, à le rendre à tout prix réaliste. C'est un pari que nous acceptons immédiatement, d'abord pour une raison simple : l'in vraisemblable ouvre ici des perspectives comiques, sentimentales et romanesques extrêmement justes.

Par ailleurs, les deux actrices - Agathe Bonitzer et Sandrine Kiberlain - parviennent génialement à nous faire croire qu'elles sont le même personnage sans vraiment se ressembler physiquement. C'est qu'elles partagent un registre proche, un même mélange de grâce indolente et de franchise brusque, de fantaisie débridée et de retenue pince-sans-rire. Bien sûr, le ton de Sophie Fillières permet à cette parenté de s'épanouir pleinement jusqu'à devenir le sujet même de son scénario. Et c'est au fond un beau geste d'amour que de décider qu'une actrice alter ego et une autre qui est sa propre fille pourraient être les deux moments d'un seul et même être, dont il est difficile de ne pas penser, alors, qu'il construit un autoportrait hybride de la cinéaste. Non qu'elle les emplirait narcissiquement de ce qu'elle est ; au contraire, c'est plutôt comme si elle se projetait dans cette ressemblance qu'elle révèle, dans ce lien irrationnel qu'elle met au jour. Elle cherche alors moins à se refléter dans ses personnages et ses actrices, comme tant d'autres, qu'à être le miroir où elles peuvent se regarder ensemble.

Seconde chance

La rencontre entre les deux Margaux déclenche une torsion du temps, où le présent devient un enchevêtrement de passé et de futur, de constats mélancoliques et de possibles miraculeux. Et c'est un homme (Melvil Poupaud, parfait), que Margaux aime, aime, aimera, qui emmêle et démêle tous les fils de cette vie dédoublée, sans en être toujours conscient. Le film fonctionne comme en deux coups : d'abord le point de vue de la Margaux de 20 ans, troublée de voir en l'autre son futur déjà écrit ; puis le point de vue de la Margaux de 45 ans, dont la plus jeune réactive le passé et offre la possibilité d'une seconde chance. Une mélancolique comédie d'apprentissage se confond ainsi avec une étrange comédie de remariage. Précisions que c'est non seulement brillant, mais aussi hilarant presque de bout en bout.



Marcos Uzal, Libération.

Dans Camille redouble, de Noémie Lvovsky, une femme adulte se retrouvait, soudain, projetée au cœur de son adolescence, un quart de siècle auparavant. Sophie Fillières, diplômée de la Femis la même année que Lvovsky, explore une piste voisine : Margaux, 45 ans, rencontre une jeune fille (Margaux aussi) qui n'est autre qu'elle-même, avec vingt ans de moins. Par-delà le cousinage générationnel, les deux films, très différents, montrent l'étendue du nuancier offert à une cinéaste qui s'essaie au fantastique : il peut imprégner profondément le scénario (Camille redouble) ou l'infuser délicatement, comme ici. On suit d'abord en alternance la Margaux mature (Sandrine Kiberlain), prof d'histoire-géo lyonnaise, en congé sabbatique, et la Margaux juvénile (Agathe Bonitzer), Parisienne qui expérimente, sans précaution, les possibles de son âge. Mais le film trouve le ton avec la première rencontre effective des deux femmes, dans une belle scène au miroir digne de Blake Edwards, où leurs mots et leurs gestes riment irrésistiblement, malgré leur dissemblance.

Qu'ont-elles à se dire, ces deux Margaux qui n'en font qu'une ? La plus jeune a sans doute à apprendre de l'expérience de l'autre. La plus mûre a peut-être besoin de faire la paix avec une part ancienne d'elle-même. Mais rien n'est formulé explicitement. La confrontation, très finement dialoguée, est ramenée à des situations quotidiennes, aux détails concrets d'un voyage en TGV ou d'un séjour à la neige. Le surréalisme de la

situation, ainsi minoré, n'en est que plus savoureux. Et Sandrine Kiberlain (qui avait débuté avec Sophie Fillières dans un court métrage fameux, Des filles et des chiens) demeure l'interprète idéale de cette étrangeté familière, discrètement cocasse.

L'arrivée du personnage masculin (Melvil Poupaud, tout en charme fêlé) lance un défi supplémentaire à la raison cartésienne : il est à la fois l'amour de jeunesse de Margaux quadragénaire et l'amant momentané de la -nouvelle Margaux. Avec ce trio sans logi-que, le film gagne pourtant en profondeur, devient une réflexion émouvante sur la persistance des sentiments et le poids variable des années. L'équation triangulaire paraît d'abord insoluble, mais, après un ultime rebondissement, aussi fugace que frappant, la solution s'imposera, grâce à une mise en scène lumineuse... Idéalisme et style vont, parfois, bien ensemble.

Louis Guichard, Télérama.

Florence Maillard - Les cahiers du cinéma

La légèreté de ton, de touche, recouvre ici une vraie finesse de l'écriture et du propos, jamais asséné mais sensible au travers de la progression du film, en intelligence avec lui.



Ciné café le mardi 17 avril à 14h00.

En Version Originale et Sous-Titrée. Tout public - Conseillé à partir de 14 ans.

Franç. (Durée : 1h59). Drame de Nabil Ayouch avec Maryam Touzani, Arieh Worthalter, Abdelilah Rachid...

A Casablanca, entre le passé et le présent, cinq destinées sont reliées sans le savoir. Différents visages, différentes trajectoires, différentes luttes mais une même quête de liberté. Et le bruit d'une révolte qui monte....



On avait laissé Nabil Ayouch sur une image : ses héroïnes assises face à l'Atlantique, leurs poitrines se soulevant d'espoir. C'était le dernier plan de *Much Loved*. C'est aussi celui de *Razzia*. Exit les prostituées soudées de Marrakech, place à cinq personnages que tout sépare, à l'exception – fondamentale – de leur propension à désirer, s'insurger et s'affranchir. Si l'un d'eux prend place dans les années 80 (un instituteur victime de l'arabisation forcée), les autres se débattent dans la Casablanca d'aujourd'hui. Entre le jeune homme de la médina qui se rêve en nouveau Freddie Mercury, le restaurateur Juif, l'ado coincée dans son statut de privilégiée et la femme (incarnée par Maryam Touzani, également co-scénariste du film) tiraillée entre émancipation et maternité, circule la même recherche goulue de liberté.

Ayouch plante littéralement son film dans un Maroc post-printemps arabe et désormais ultra inflammable. Mais portraitiser le réel d'une société marocaine schizophrène et écartelée, rétive aux différences et soumise à de violentes disparités, n'empêche pas la patte vive et romanesque du cinéaste. Ce qui, chez lui, « fait cinéma », tient à sa croyance profonde que la fiction peut changer le monde à travers des héros à la quête insensée. Il investit ses personnages d'une dignité, d'une ferveur à lutter et d'une audace à rêver telles qu'ils en deviennent absolus. Leur poursuite du bonheur devient la nôtre. Et la volonté d'Ayouch d'inciter son pays à la résistance devient universelle.

Anouk Féral, Première.

UN FILM FORT POUR RENDRE COMPTE DU DÉSIR DE LIBERTÉ DES HABITANTS D'UN MAROC À LA CROISÉE DES CHEMINS.

En 2015, avec le très controversé (interdit au Maroc) *Much Loved* Nabil Ayouch dénonce sans concession les travers de la société marocaine à travers le mépris affiché pour une prostitution taboue et condamnée bien que largement répandue. Malgré les menaces, les insultes et les controverses, il continue à clamer haut et fort son intention de pointer du doigt l'oppression dont sont victimes les minorités en suivant le destin de cinq personnages, tous différents, mais qui ont en commun d'être réunis par un même sentiment d'étouffement et un même désir de liberté, palpable et concret, symbolisé par le poème berbère qui ouvre le film.

Le récit démarre en 1982 dans un petit village au cœur de paysages merveilleusement filmés du Haut-Atlas où un jeune instituteur dévoué dispense un enseignement exclusivement en berbère, la seule langue comprise dans ce coin isolé du Maroc jusqu'à ce qu'une décision gouvernementale l'oblige à n'adopter que l'arabe classique. C'est pour lui le début d'une longue désillusion qui le pousse à laisser sa place à des professeurs venus des pays du Moyen-Orient qui ne se contentent pas d'apporter avec eux la langue mais aussi et surtout leur idéologie accompagnée d'un islam salafiste bien moins ouvert et tolérant que l'islam marocain jusqu'à poser, l'espace de trois décennies, les bases d'une colère grandissante symbolisée par la ville de Casablanca, personnage à part entière, bruyante et désordonnée mais aussi rebelle et bouillonnante à l'image d'une jeune femme qui se débat au milieu de paradoxes exposés avec humour et délicatesse.

Mettant une fois encore sa sensibilité au service de l'humain, Nabil Ayouch balaie d'un regard tendre mais déterminé les dysfonctionnements sociétaux, à travers les trajectoires de ses personnages : Inès, jeune fille issue d'un milieu privilégié qui ne s'exprime qu'en français et se trouve ainsi coupée d'une partie de la population malgré elle, Salima (interprétée avec brio par Maryam Touzani également co-scénariste), marchand court vêtue et cheveux au vent, a toute l'apparence de la jeune femme moderne. Le couple qu'elle forme avec un mari instruit et évolué ne tarde pourtant pas à soulever le problème de la place de la femme et de ses droits dans une société de plus en plus traditionaliste. Pendant qu'Hakim bercé par la musique de Freddie Mercury et à l'homosexualité discrète se heurte à la vision rétrograde des opposants à toutes formes de libertés, Joe le restaurateur juif de plus en plus confronté à l'opposition des religions se console en rêvant au mythe factice du film *Casablanca* de Michaël Curtiz tourné entièrement en studio aux Etats-Unis. Un lacs de déchirures individuelles qui, additionnées les unes aux autres, forment une majorité silencieuse, celle-là même à qui le réalisateur tient à donner la parole dans l'espoir de faire progresser la modernité dans un pays tiraillé entre traditions et tentative d'ouverture à la culture occidentale.

S'appuyant sur une lumière de toute beauté qui nous abreuve à jet continu de paysages sublimes, une réalisation sans temps mort et une interprétation impeccable, Nabil Ayouch sait faire naître subtilement l'émotion à coup de sentiments à peine suggérés et de regards détournés.

Poussé par l'amour qu'il porte à son pays et sûr de la capacité du peuple à construire un nouveau modèle de société, il signe une mise en garde universelle et puissante contre l'intolérance progressive qui gagne non seulement son pays mais le monde entier.

Claudine Levanneur, avoir-alire.com.

Nabil Ayouch a prouvé avec *Les Chevaux de Dieu* puis *Much Loved*, qu'il était prêt à embrasser les démons de la société marocaine et capable de les convertir en fresques à la dramaturgie surpuissantes. De retour avec *Razzia*, il n'a pas revu ses ambitions à la baisse.

SOCIAL, QUAND TU NOUS TIENS

Entre 1982 et 2015, cinq destins naviguent dans les eaux tumultueuses d'un pays en perpétuelle reconfiguration. Autant d'opportunités de prendre le pouls d'un corps social qui se contracte et se boursoufle au rythme de l'irruption dans l'enseignement d'une tutelle coranique, ici de fractures sociales de plus en plus béantes, là d'une liberté qu'on refuse à celles qui la revendiquent ou pulse quand toutes ces interrogations s'emparent de la rue, en un magma humain fascinant.

Nabil Ayouch embrasse les tensions et les interrogations marocaines avec un mélange de frontalité et de dignité qui force le respect. Qu'il entame une séquence de foule, navigue au gré d'un découpage faussement syncopé dans un groupe dense ou s'arrime au corps d'un de ses héros, il trouve toujours le centre de gravité de la scène, nous ménage des bascules tonales et thématiques bouleversantes, à l'image de Nezha Tebbai et Maryam Touzani, auxquelles il suffit d'un regard pour transformer une chaleureuse session de danse en une douloureuse introspection féministe.

SOUS LES PAVÉS LA RAGE

Si *Razzia* est une fresque aux ambitions romanesques impressionnantes, il n'en oublie pas moins de nous proposer un récit organique. Nabil Ayouch prend ainsi garde, malgré une structure complexe et sacrément bien huilée à laisser la narration respirer. Conscient du mouvement parfois presque épique qui le traverse, le métrage se permet des digressions, des allers-retours, pour se pencher sur ses personnages secondaires.

Qu'il ausculte les préjugés d'une prostituée de rue, observe la naissance d'un amour impossible chez une adolescente de bonne famille ou confronte un artiste à la violence de classe qu'il s'échine à ne pas voir, le cinéaste offre à chaque vie qui traverse son film une centralité, une humanité, qui impose le respect.

C'est qu'une fois encore, la caméra est aussi à l'aise avec la rugosité des manifestations qu'avec la menace ouatée d'un appartement luxueux dévoué à la satisfaction de son propriétaire masculin, aussi terrassante quand Yto chante son désespoir face à l'Atlas que quand Salima fend une foule manifestant contre les droits des femmes. Et il en va ainsi du montage, qui à force d'équilibre et d'élégance, maintient, de justesse mais avec réussite l'équilibre entre le film choral, la tragédie sociale et une déclaration d'indépendance esthétique qui puise certaines de ses plus tristes et mélancoliques idées dans le *Casablanca* de Curtiz.

Simon Riaux, Ecran Large.

Tout public - Conseillé à partir de 14 ans.

Franç. (Durée : 2h55). Drame d'Abdellatif Kechiche avec Shaïn Boumedine, Ophélie Bau, Salim Kechiouche...

Sète, 1994. Amin, apprenti scénariste installé à Paris, retourne un été dans sa ville natale, pour retrouver famille et amis d'enfance. Accompagné de son cousin Tony et de sa meilleure amie Ophélie, Amin passe son temps entre le restaurant de spécialités tunisiennes tenu par ses parents, les bars de quartier, et la plage fréquentée par les filles en vacances. Fasciné par les nombreuses figures féminines qui l'entourent, Amin reste en retrait et contemple ces sirènes de l'été, contrairement à son cousin qui se jette dans l'ivresse des corps. Mais quand vient le temps d'aimer, seul le destin - le mektoub - peut décider.



**« MEKTOUB, MY LOVE » : L'AMOUR, À EN PERDRE LE SOUFFLE
LE SIXIÈME LONG-MÉTRAGE D'ABDELLATIF KECHICHE EST LOINTAINEMENT INSPIRÉ D'UN ROMAN DE FRANÇOIS BÉGAUDEAU.**

Pour son sixième long-métrage, Abdellatif Kechiche ouvre en grand les fenêtres de son cinéma et plonge dans un tourbillon de scènes dont le caractère extensif n'a d'égal que la sensation de plénitude, créant un appel d'air si intense qu'on parvient à peine à y reprendre son souffle. Sans doute peut-on voir en Mektoub, My Love, lointainement inspiré du roman La Blessure, la vraie, de François Bégaudeau, la quintessence du cinéma de Kechiche, tout du moins l'aboutissement d'une recherche qui avait pris jusqu'alors des formes transitoires. Le cinéaste trouve ici un terrain d'épanouissement, mais surtout une prise directe sur ce qu'il filme : la beauté des corps immergés dans la lumière d'été, les jeux de l'amour et de la séduction, tout s'organise en un cosmos humain, où le moindre détail renvoie à chaque instant à l'unité du vivant.

L'audace du film tient à son récit, délesté de toute détermination et n'affichant d'autre ambition que celle de passer du temps avec ses personnages. Amin (Shaïn Boumedine), ex-étudiant en médecine à Paris, revient pour l'été à Sète, auprès des siens, une famille de restaurateurs d'origine tunisienne. Autour de lui, les corps des autres – son cousin Tony, dragueur invétéré, son amie Ophélie, mais aussi Céline et Charlotte, deux touristes en gouquette – s'échauffent au soleil et se tournent autour dans un bouillonnement de sensualité.

Exaltation des corps

Mais Amin, garçon timide et prévenant, reste au seuil de ces amours d'été, caressant le rêve de devenir réalisateur. L'histoire a lieu en 1994 et cette perspective jette un jour autobiographique sur les approches et les esquives d'Amin, entre la plage, les sorties au bar et en boîte de nuit.

Kechiche investit cette trame diaphane pour mieux s'engouffrer dans des scènes interminables (au sens propre : qu'il ne se résout jamais à terminer), fascinantes par leur capacité à lâcher prise. Certes, le cinéaste nous avait habitués à une esthétique de l'exténuation, mais qui apparaît ici expurgée de toute idée de performance, de ressassement ou d'insistance. Ce qui l'intéresse, c'est le champ infiniment ouvert de la sociabilité, en ce qu'elle mêle les relations familiales, amicales, érotiques ou sentimentales, jusqu'à la confusion. Car sous son apparente simplicité, le film n'en explore pas moins la complexité des comportements amoureux, desquels se révèle peu à peu une forme de cruauté.

**CE QUI FRAPPE,
C'EST LA FAÇON
DONT LE FILM
PLONGE COMME EN
APNÉE DANS LA
SUBSTANCE MÊME
DU PRÉSENT**

Dans une scène époustouflante, où tout ce petit monde se retrouve dans un bar, Kechiche brasse une multitude de personnages, d'échanges, d'événements, jusqu'à ce que la danse subjugué les corps et les entraîne dans une fièvre extatique. Ce qui frappe alors, c'est la façon dont le film plonge comme en apnée dans la substance même du présent. Un présent qui dilue peu à peu la notion de scénario pour laisser place à autre chose : de pures présences humaines se mouvant devant la caméra, fusion accomplie et miraculeuse des personnages et des comédiens – parmi lesquels Hafsia Herzi, révélée en 2007 dans La Graine et le Mulet. Cette

pointe extrême du présent coïncide avec l'exaltation des corps, de leur splendeur, de leur vitalité. De la scène d'ouverture, où Amin surprend les ébats adultérins d'Ophélie et de Tony, jusqu'aux séquences de plage, où les silhouettes s'ébrouent dans les eaux de la Méditerranée, la cinéaste fait la part belle aux plastiques féminines (plutôt plantureuses), comme aux roulements de mécanique masculins (parfois envahissants). C'est que l'art de Kechiche carbure à cette fibre désirante, fantasmatique, qui est à la source de son geste de cinéaste.

Naissance d'un regard

D'aucuns verront peut-être, dans la récurrence de certains recadrages sur les anatomies charnues, une forme de voyeurisme mal canalisé. Mais il faut surtout comprendre qu'Amin, protagoniste en retrait, occupe vis-à-vis des autres une position de spectateur, lui qui pratique la photographie et regarde seul des classiques du cinéma russe dans la pénombre de sa chambre. Ce qui se joue avec lui, c'est la naissance d'un regard, amoureux mais isolé, parfois concupiscent, gorgé de la beauté dionysiaque du monde alentour. Monde qu'Amin est pourtant incapable d'habiter pleinement. Car l'artiste est toujours à côté de la vie : son recul d'observateur le sépare des autres.

C'est donc aussi comme une profession d'art poétique que l'on peut voir Mektoub, My Love (dont le sous-titre, Canto Uno – « chant un » –, annonce une suite). Film qui s'attelle à relier la créativité aux mouvements du désir, la chair au regard, la présence à la clarté, et donc la matière à l'immatériel. Le lien mystique entre toutes ces dimensions, c'est la lumière, celle irradiante du Midi qui baigne Amin dès le premier plan du film. Cette lumière que saint Jean et le Coran glorifient, dans deux citations en exergue, est, dit-on, dotée d'une double nature, corpusculaire et ondulatoire. Un corps et une onde : sans doute la meilleure définition qu'on pouvait donner d'un film aussi généreux et éblouissant que celui-ci.

Mathieu Macheret, Le Monde.

"MEKTOUB MY LOVE", D'ABDELLATIF KECHICHE : UN HYMNE AU BEL ÂGE

Sous le soleil du Midi, des filles et des garçons vivent pleinement leur jeunesse. Quinze ans après "L'Esquive", une ode au bel âge, où Renoir a rejoint Marivaux.

Frénésie, excitation, ivresse. Depuis longtemps, on n'avait vu à l'écran un tel tourbillon des sens. On est en 1994, au bord de la mer, à Sète. C'est le plein été. Un groupe de filles et de garçons s'éclatent à la plage, dans les bars, en boîte. Ils ont 20 ans, viennent d'un peu partout, Paris, Nice, la Tunisie. Certains travaillent dans le coin, d'autres sont en vacances. Des couples se forment, se déforment, la jalousie s'insinue. Charlotte, la brune, tombe amoureuse et souffre, tandis que sa copine, Céline, la blonde, elle, goûte à tous les plaisirs, passe sans souci d'un garçon à une fille.

L'un de ces jeunes est plus en retrait. C'est Amin, un Adonis qui attire toutes les filles, mais ne couche pas, même s'il rêve, sans doute, de séduire Ophélie. Las, c'est son cousin, Tony, cavaleur invétéré, qui l'a devancé. Le plaisir charnel est présent dès le début du film : Amin se pointe à vélo chez Ophélie et découvre par la fenêtre son amie avec Tony. Cette première séquence révèle la sensualité plantureuse d'Ophélie Bau (un faux air de Claudia Cardinale). Ce n'est pas la seule : elle et tous les autres, filles comme garçons, sont d'une beauté lumineuse, resplendissante de vie. Auguste Renoir, le peintre, n'est pas cité par hasard. La vision du réalisateur célèbre les corps comme des déesses ou des dieux de l'Olympe. Sous l'apparent naturalisme se cache toute une part mythologique...

Jacques Morice, Télérama.

Dominique Widemann - L'humanité

On découvre de magnifiques comédiens qui ne l'étaient pas hier. Hafsia Herzi est de retour, dix ans après la Graine et le mulet, en jeune tante indulgente et drôle. L'intérêt n'est pas dispersé. Les émancipations se transmettent par voix de mères. Et de cinéma.

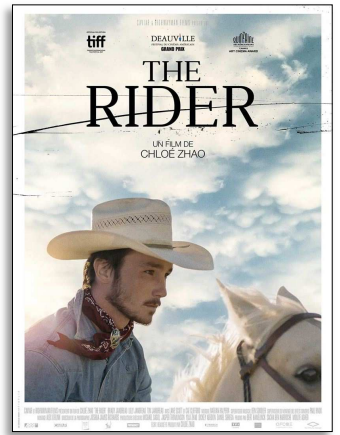
Murielle Joudet - Les Inrockuptibles

Avec Mektoub, Kechiche se débarrasse de toute la négativité qui traverse son cinéma pour capter sans mélange ce qui l'a toujours hanté : filmer la vie, êtreindre le naturel, c'est, dans les deux cas, un éternel mouvement, une subite ivresse du réel.

En Version Originale et Sous-Titrée - Grand Prix au Festival du Cinéma Américain de Deauville 2017 et Art Cinema Award à la Quinzaine des Réalisateurs 2017 .

Amér. (Durée : 1h45). Drame de Chloé Zhao avec Brady Jandreau, Tim Jandreau, Lilly Jandreau...

Le jeune cowboy Brady, étoile montante du rodéo, apprend qu'après son tragique accident de cheval, les compétitions lui sont désormais interdites. De retour chez lui, Brady doit trouver une nouvelle raison de vivre, à présent qu'il ne peut plus s'adonner à l'équitation et la compétition qui donnaient tout son sens à sa vie. Dans ses efforts pour reprendre en main son destin, Brady se lance à la recherche d'une nouvelle identité et tente de définir ce qu'implique être un homme au cœur de l'Amérique.



Les maladresses du premier film de Chloé Zhao nous avaient laissés de marbre, mais ce THE RIDER-là nous a mis par terre.

À mi-parcours, entre un début et une fin qui rivalisent de poésie, d'émotions et de sensations, THE RIDER bégaye un peu. Chloé Zhao aligne plusieurs scènes dans lesquelles son héros, Brady, apprivoise des chevaux sauvages, pour le compte d'éleveurs inquiets de ne rien pouvoir en faire. Le jeune homme y répète les mêmes gestes d'apaisement, fermes mais bienveillants, sur des bêtes méfiantes. À chaque fois, Brady arrive à ses fins, en faisant comprendre aux chevaux qu'ils peuvent s'assagir et rester libres. C'est ce même dilemme qui tourmente ce cowboy triste: petite gloire locale du rodéo, Brady a eu un accident grave. Une commotion cérébrale, une plaque de métal dans la tête et une interdiction formelle de monter à cheval plus tard, Brady est à un carrefour de sa vie. Peut-il rester lui-même et faire le deuil de ce qui constitue profondément son identité? Coincé entre ses copains, tous cavaliers dans la force de

l'âge, et Lane, son meilleur ami devenu polyhandicapé à la suite d'un rodéo qui a très mal tourné, Brady s'interroge. Chez les Lakotas, la communauté indienne d'adoption de la réalisatrice chinoise Chloé Zhao – avec qui elle a également tourné son premier long-métrage LES CHANSONS QUE MES FRÈRES M'ONT APPRISSES –, des parcours spirituels aussi difficiles que celui de Brady passent par le silence et une indicible peine intérieure, un dialogue permanent et télépathique avec la mort. Lorsque Brady remonte pour la première fois sur un cheval après le drame, dans une sublime cavalcade à toute vitesse, l'instinct de mort se confond avec l'instinct de vie devant la caméra d'une réalisatrice qui saisit les menaces autant que la beauté des grands espaces du Dakota. THE RIDER est un post-western où les Indiens sont les derniers cow-boys d'une nation de natifs abîmée mais résistante. Celle-ci ne sait pas vivre autrement qu'en harmonie avec les badlands et les bêtes, comme seule sur Terre. Jamais Chloé Zhao ne filme le monde extérieur, les écrans diffusent en circuit fermé des images de rodéo, chacun est l'ami d'enfance ou le frère

de l'autre, et n'ira jamais plus loin en voiture qu'il ne le pourrait à cheval. Le film plonge dans une communauté qui se suffit à elle-même et où chaque obstacle est une tragédie qu'on affronte dignement, en acceptant son chagrin. La réalité des Lakotas dialogue en permanence avec la fiction de Zhao mais les images sublimes transcendent largement l'aspect docu-fiction. Ce Brady, beau, pensif, affligé, est comme le symbole de l'Amérique qui s'interroge sur son caractère indomptable et son invulnérabilité. Il est surtout un grand héros de cinéma.

Emmanuelle Spadacenta, Cinema teaser.

Emmanuel Rasiengas - Positif

Il en résulte un film bouleversant et magistral, un anti-western (...).

Olivier Pélisson - Bande à part

Un film au charisme incroyable, entre western du 21e siècle et documentaire sur une Amérique invisible.

Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :

Semaine du 4 avril :

DÉCIBELS de Léo Verrier. Animation. (Durée : 3min30). Tout fout le camp dans la soirée organisée par Ben depuis que chacun décide de passer la musique qui lui plaît...

Semaine du 11 avril :

LES INDES GALANTES de Clément Cogitore. Fiction. (Durée : 5min26). Le "krump" est une danse née dans les ghettos noirs de Los Angeles après les émeutes de 1995. Clément Cogitore, à travers cette performance filmée sur le plateau de l'Opéra Bastille, crée une "battle" entre la culture urbaine et la musique de Rameau.

Semaine du 25 avril :

BAD TOYS II de Nicolas Douste, Daniel Brunet. Animation. (Durée : 5min45). Des braqueurs en fuite, deux flics de choc sur leurs traces : une course-poursuite où tout n'est pas joué...

Prochainement sur nos écrans :

La mélodie Drame de Rachid Hami avec Kad Merad, Samir Guesmi, Renély Alfred...
(Prix spécial du jury au Festival du Cinéma et Musique de Film de la Baule 2017. Tout public - Conseillé à partir de 9/10 ans - Film diffusé en audiodescription)

**Dans le cadre des 2èmes Rencontres des Musiques Anciennes, qui se dérouleront du 5 au 8 avril 2018 :
Séance unique le jeudi 5 avril à 20h30.**

Red Sparrow Thriller de Francis Lawrence avec Jennifer Lawrence, Joel Edgerton, Matthias Schoenaerts... (Tout public - Conseillé à partir de 14 ans)

Sacrée musique Documentaire d'Olivier Bourbeillon.
Séance unique : le jeudi 12 avril à 20h30,
En la présence de son réalisateur, Olivier Bourbeillon

Gaston Lagaffe Comédie de et avec Pierre-François Martin-Laval avec aussi Théo Fernandez, Arnaud Ducret... (en sortie nationale)

Place publique Comédie de Julien Hallard avec Vanessa Guide, Max Boublil, Bruno Lochet... (en sortie nationale)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

